

I

Gassin, sud de la France
Printemps 1998

Émilie sentit la pression sur sa main se relâcher et regarda sa mère. Tandis que l'âme de Valérie quittait son corps, la douleur qui avait déformé ses traits disparaissait aussi. Émilie put ainsi entrevoir, l'espace d'un instant, la beauté de sa mère et oublier son visage émacié.

— Elle nous a quittés, murmura bien inutilement Philippe, le médecin.

— Oui.

Elle l'entendit marmonner une prière derrière elle, mais ne songea pas une seconde à se joindre à lui. Elle se contenta de fixer avec un étonnement morbide le tas de chair grise devant elle. C'était tout ce qui restait de la présence qui avait dominé sa vie pendant trente ans.

Émilie voulut instinctivement secouer doucement sa mère pour la réveiller. Ses sens ne parvenaient pas à accepter ce départ, car Valérie avait toujours été une force de la nature.

Émilie s'était souvent demandé comment elle réagirait. Après tout, elle avait imaginé maintes fois cette scène au cours des dernières semaines. Elle détourna les yeux du visage sans vie de sa mère et regarda par la fenêtre les volutes des nuages suspendus dans le ciel bleu comme des meringues pas cuites. Par la vitre ouverte, elle entendit le chant discret de l'alouette annonçant l'arrivée du printemps.

Elle se leva doucement, les jambes un peu raides après les longues heures qu'elle avait passées à veiller sa mère dans

la nuit, puis s'avança vers la fenêtre. La vue à l'aube ne laissait en rien présager la lourdeur qui s'installerait au cours des prochaines heures. La nature avait peint une nouvelle toile comme tous les matins, utilisant une palette de couleurs typiquement provençales, un mélange d'ambre, de vert et d'azur annonçant le jour qui se levait. Émilie regarda au-delà de la terrasse et des jardins à la française les vignes ondoyantes qui entouraient la maison et s'étendaient à perte de vue.

Le paysage était tout simplement magnifique et n'avait pas changé depuis des siècles. Le château de La Martinières avait été un vrai refuge pour elle quand elle était enfant, un endroit où elle se sentait au calme et en sécurité. Cette tranquillité était gravée à tout jamais dans sa mémoire.

Et à présent, le château lui appartenait. Émilie ignorait cependant si sa mère, avec ses dépenses inconsidérées, avait laissé suffisamment d'argent pour l'entretenir.

— Mademoiselle Émilie, prenez le temps de lui dire adieu.

La voix du médecin s'insinua dans ses pensées.

— Je vais descendre au rez-de-chaussée et rédiger le certificat de décès. Je suis vraiment désolé.

Il quitta la pièce après lui avoir fait un signe de tête.

Est-ce que je suis désolée ?...

La question surgit spontanément dans l'esprit d'Émilie. Elle retourna vers le fauteuil et s'assit de nouveau, essayant de trouver des réponses aux nombreuses questions que soulevait la mort de sa mère. Elle aurait aimé pouvoir ajouter et soustraire ses émotions contradictoires pour obtenir un sentiment définitif. C'était bien sûr impossible. La femme qui était si désespérément immobile, si inoffensive à présent, et pourtant d'une influence si déroutante de son vivant, éveillerait toujours en elle un sentiment de malaise lié à sa complexité.

Valérie avait mis sa fille au monde, elle l'avait nourrie et habillée, lui avait offert un toit solide au-dessus de sa tête. Elle ne l'avait jamais battue ni maltraitée.

Elle ne l'avait tout simplement pas remarquée.

Valérie avait été – Émilie chercha le mot juste – *indifférente*.

Ce qui l'avait rendue, elle, sa fille, invisible.

Émilie tendit la main et la posa sur celle de sa mère.

— Tu ne m'as pas vue, maman... Tu ne m'as pas vue...

Émilie était parfaitement consciente, même si c'était douloureux de l'admettre, que sa naissance avait été dictée par la nécessité de produire un héritier pour la lignée de La Martinières ; une exigence satisfaite à contrecœur, par devoir, plus que par désir de mater. Et quand Valérie avait découvert qu'elle avait mis au monde une héritière, plutôt que le mâle requis, elle n'en avait été que plus indifférente encore. Trop vieille pour porter un autre enfant (Émilie avait été conçue alors que sa mère avait quarante-trois ans, aux dernières heures de sa fertilité), Valérie avait repris sa vie de grande dame. C'était l'une des hôtes les plus charmantes, les plus généreuses et les plus belles de Paris. La naissance d'Émilie et sa présence par la suite semblaient aussi importantes aux yeux de Valérie que l'acquisition d'un nouveau chihuahua pour tenir compagnie aux trois qu'elle possédait déjà. Tout comme les chiens, Émilie était convoquée quand maman voulait bien la câliner et la montrer en public. Au moins, les chiens avaient-ils le loisir de jouer ensemble pour se consoler, songea Émilie, alors qu'elle avait passé une grande partie de son enfance seule.

Non seulement elle n'avait pas le bon sexe, mais en plus elle avait hérité des traits de la famille de son père plutôt que des traits délicats et de la blondeur des ancêtres slaves de sa mère. Émilie était plutôt ronde, enfant.

Elle avait hérité dans ses gènes du teint olive et des cheveux acajou épais de son père. Toutes les six semaines, on rafraîchissait sa coupe au bol, si bien que sa frange formait une ligne dense au-dessus de ses sourcils sombres.

— Parfois, quand je te regarde, j'ai du mal à croire que tu es la fille que j'ai mise au monde ! faisait remarquer sa mère lors de l'une de ses rares visites dans la chambre de l'enfant avant d'aller à l'opéra. Enfin, au moins, tu as mes yeux.

Émilie aurait aimé parfois arracher les yeux bleu sombre de leurs orbites et les remplacer par les magnifiques yeux noisette de son père. Elle trouvait qu'ils n'allaient pas avec son visage

et, de plus, chaque fois qu'elle se regardait à travers eux dans le miroir, elle voyait sa mère.

Elle pensait souvent qu'elle était née dépourvue de tous les dons que sa mère aurait voulu voir chez elle. Initiée à la danse classique dès l'âge de trois ans, elle découvrit que son corps refusait de coopérer et de se contorsionner pour réaliser les figures requises.

Pendant que les autres petites filles virevoltaient dans la salle comme des papillons, elle peinait à se déplacer avec grâce. Ses pieds, petits et larges, aimaient être en contact avec le sol, ancrés dans la terre, et toute tentative de les soustraire à cette attraction terrestre se soldait par un échec.

Les leçons de piano avaient été tout aussi infructueuses ; quant au chant, un véritable désastre ! Émilie n'avait tout simplement pas d'oreille.

Son corps ne s'accommodait pas mieux des robes féminines que sa mère lui faisait porter lors des soirées qu'elle organisait dans le superbe jardin rempli de roses de leur maison à Paris. Assise sur une chaise dans un coin, Émilie admirait cette femme élégante, charmante et magnifique qui se faufilait entre ses invités avec grâce et professionnalisme.

Durant les nombreuses réceptions dans la maison parisienne ou au château de Gassin, l'été, Émilie se sentait mal à l'aise et trop timide pour parler. Comble de malheur, elle n'avait pas hérité de l'aisance sociale de sa mère.

Pourtant, aux yeux du monde extérieur, elle avait tout pour elle. Une enfance digne d'un conte de fées. Elle avait été élevée dans une magnifique maison à Paris, était née dans une famille noble aux ancêtres valeureux et avait hérité d'une fortune intacte même après les années de guerre. De quoi faire rêver toutes les jeunes filles de France !

Au moins avait-elle eu son père adoré. Certes, il ne s'occupait guère plus d'elle que sa mère. Il consacrait beaucoup plus de temps à sa collection de livres rares dans le château de Gassin qu'à elle. Pourtant, quand Émilie parvenait à attirer son attention, il lui donnait tout l'amour et l'affection dont elle avait besoin.

Son père avait soixante ans quand elle était née et il était mort alors qu'elle n'avait que quatorze ans. Ils n'avaient pas passé beaucoup de temps ensemble, mais suffisamment pour qu'Émilie comprît qu'elle avait hérité en grande partie de sa personnalité. Édouard était calme et sérieux, préférant ses livres et la tranquillité du château à l'afflux constant de visiteurs que sa mère recevait dans leurs demeures. Émilie s'était souvent demandé comment ces deux êtres que tout opposait avaient pu tomber amoureux l'un de l'autre. Pourtant, Édouard semblait adorer sa femme plus jeune que lui, ne se plaignait pas de son style de vie prodigue, même s'il vivait lui-même beaucoup plus simplement, et il était fier de sa beauté et de sa popularité dans le milieu aristocratique parisien.

Souvent, quand l'été touchait à sa fin et qu'il était temps pour Valérie et Émilie de regagner Paris, Émilie suppliait son père de la laisser rester.

— Papa, j'aime être à la campagne avec toi. Il y a une école au village... Je pourrais y aller et m'occuper de toi, parce que tu dois vraiment te sentir seul dans ce château désert.

Édouard caressait affectueusement son menton, mais secouait la tête.

— Non, ma petite. Tu sais à quel point je t'aime, mais tu dois retourner à Paris pour apprendre tes leçons et aussi pour devenir une dame comme ta mère.

— Mais, papa, je ne veux pas partir avec maman ; je veux rester ici, avec toi...

Puis, alors qu'elle avait treize ans... Émilie cligna des yeux pour chasser ses larmes soudaines, encore incapable de revivre ce moment où l'indifférence de sa mère s'était carrément transformée en négligence. Elle en subirait les conséquences jusqu'à la fin de ses jours.

— Comment as-tu fait pour ne pas voir ce qui m'arrivait, pour ne pas t'en soucier, maman ? J'étais ta fille !

Un soudain tressautement de paupière sur le visage de Valérie fit sursauter Émilie. Elle eut peur tout à coup que sa mère ne soit encore en vie et n'ait entendu ce qu'elle venait de dire. Habitée à reconnaître les signes, Émilie chercha le

pouls de Valérie sur son poignet, mais ne sentit rien. C'étaient simplement les muscles qui se relâchaient avant de s'immobiliser à tout jamais.

— Maman, je vais essayer de te pardonner. Je vais essayer de comprendre, mais, en cet instant précis, je suis incapable de dire si je suis heureuse ou triste que tu sois morte.

Émilie sentit sa respiration se bloquer, un mécanisme de défense contre la douleur engendrée par les mots prononcés à haute voix.

— Je t'aimais tellement, je faisais tout ce que je pouvais pour te plaire, pour que tu m'aimes et fasses attention à moi, pour me sentir digne d'être ta fille. Mon Dieu, j'ai vraiment tout fait !

Émilie serra les poings.

— Tu étais ma mère !

Le son de sa voix qui résonnait dans la grande chambre la réduisit au silence. Son regard se posa sur les armoiries de la famille de La Martinières, peintes deux cent cinquante ans auparavant sur la majestueuse tête de lit. Un peu effacés par le temps, deux sangliers, surmontés de la fameuse fleur de lys, s'affrontaient. La devise au-dessous, LA VICTOIRE PAR-DESSUS TOUT, était quasiment illisible.

Émilie se mit à frissonner soudain, même s'il faisait chaud dans la pièce. Le silence dans le château était assourdissant. Cette maison, autrefois si animée, n'était plus qu'une coque vide abritant le passé.

Elle baissa les yeux et regarda sa chevalière qu'elle portait à l'auriculaire de sa main droite et sur laquelle figuraient les mêmes armoiries en miniature. Elle était la dernière descendante de cette illustre famille.

Émilie sentit soudain le poids des siècles et de ses ancêtres sur ses épaules. Quelle tristesse qu'une grande et noble famille n'ait désormais plus qu'une représentante : une trentenaire non mariée et sans enfants ! La famille avait résisté aux ravages causés par des siècles de brutalité, mais avait payé un lourd tribut à la Première et à la Seconde Guerre mondiale. Seul son père avait survécu au dernier conflit.

Au moins, les habituelles disputes concernant l'héritage lui seraient-elles épargnées. En vertu d'une loi napoléonienne désuète, tous les frères et sœurs héritaient de la propriété de leurs parents à parts égales. De nombreuses familles avaient frôlé la ruine totale à cause d'un des enfants qui refusait de vendre. Malheureusement, dans son cas, les héritiers en ligne directe se limitaient à elle seule.

Émilie soupira. Elle serait peut-être obligée de vendre, mais elle y penserait un autre jour. Il était temps à présent de dire adieu.

— Repose en paix, maman.

Elle déposa un baiser sur son front gris, puis se signa. Elle se leva de son fauteuil avec lassitude, quitta la pièce et ferma la porte derrière elle.